

*La Maison-Dieu*, 179, 1989, 7-13

Donald GRAY

## JETER UN PONT

ON a souvent (parfois à juste titre) fait remarquer que ceux qui fréquentent conférences, congrès, synodes et autres assemblées sont plus habiles à poser des questions qu'à trouver des réponses. J'espère que le présent Congrès de la *Societas Liturgica* dépassera le simple questionnement et indiquera au moins dans les grandes lignes les solutions possibles pour les questions évoquées. Vous m'accorderez néanmoins que l'adresse présidentielle ne doit pas être le lieu où les réponses peuvent être données. Celles-ci doivent plus être le fruit des travaux approfondis du congrès et se dégageront par conséquent vers la fin. Le discours d'ouverture est par contre justement le lieu où quelques questions pertinentes méritent d'être posées. Le titre de mon exposé suscite en effet deux questions : y a-t-il un fossé ? celui-ci, peut-il être surmonté par des ponts ?

J'estime devoir remplir encore une autre tâche, au-delà des deux questions posées. J'aimerais nous rappeler que notre congrès doit se concentrer sur la question de l'inculturation *liturgique*. Évidemment, il s'agit de rester attentif, pour traiter de notre problème, au contexte général, à la relation entre culture et religion en par-

ticulier. Mais nous passerions à côté de notre devoir si nous prenions trop de temps pour des considérations d'ordre général.

Tenant compte de ce rappel je voudrais, pour illustrer le fossé existant entre la liturgie de la communauté des croyants et les besoins du monde ambiant, rappeler un événement récent survenu dans une grande ville d'Angleterre. Je me réfère justement à cet événement parce que l'Angleterre est le seul exemple d'une société sécularisée dont j'ai une expérience personnelle et que je puis, par conséquent, apprécier moi-même.

On sait depuis longtemps que l'Église a justement dans sa liturgie la possibilité de se faire entendre par ceux qui lui sont, par ailleurs, éloignés. On pense alors particulièrement aux moments de la naissance (ou de l'adoption) d'un enfant, à la puberté, au moment du choix d'un conjoint, et à l'expérience de la mort. Certains de ces événements sont uniques, mais le deuil et la mort justement deviennent une expérience de plus en plus fréquente quand on avance en âge. Quand ils nous touchent très personnellement par la perte de proches, nous constatons cependant que l'on ne s'y habitue pas. Chaque fois, nous sommes à nouveau confrontés, sans protection, à la peine, à la douleur, et à l'angoisse. Il en va de même quand nous sommes confrontés à la mort inattendue et apparemment dépourvue de sens de personnes jeunes.

Samedi 19 avril 1989 des milliers de jeunes gens du football ont fait le voyage à Sheffield à l'occasion de la demi-finale entre Liverpool et Nottingham Forest. Ils se sont livrés à ce que l'on considère depuis longtemps comme un rituel hebdomadaire : un match de foot. L'événement bouleversant fut que 95 de ceux qui ont fait le voyage n'en sont revenus que dans leurs cercueils pour leurs propres funérailles.

Il y a eu là le plus grave accident de l'histoire de football britannique. Certaines circonstances ont encore aggravé l'horreur : beaucoup des victimes étaient des jeunes, et, sans préavis, beaucoup d'entre nous ont assisté en témoins directs à la catastrophe devant nos téléviseurs

par la transmission en direct du match. Plus grave était encore le choc d'un groupe particulièrement frappé par l'événement, jusqu'à en être littéralement anéanti : les fans du club de Liverpool. Là encore certains facteurs aggravants sont intervenus : beaucoup de quartiers de la ville de Liverpool sont actuellement frappés par une dépression économique — un grand nombre des victimes provenaient justement de ces quartiers. Est venu s'ajouter le fait que dans la catastrophe du stade de Heysel, trois ans auparavant, déjà, des fans du club de Liverpool étaient concernés.

Les Églises à Liverpool ont réagi rapidement. Un Requiem fut célébré à la cathédrale catholique romaine du Christ-roi dimanche après-midi, 24 heures après la catastrophe. Le service fut émouvant, l'archevêque de Liverpool a trouvé des mots très justes, le service fut un modèle de coopération œcuménique dans une ville jusqu'ici confessionnellement divisée. Dix jours plus tard fut encore célébré un service à la cathédrale anglicane, de nouveau avec une participation œcuménique, en présence d'un grand nombre de représentants de l'État. Je voudrais cependant attirer votre attention surtout sur ce qui s'est fait — tout à fait spontanément — entre les deux cultes. Dans les jours suivant immédiatement la catastrophe, des milliers de personnes ont fait le pèlerinage vers le stade de Liverpool. Ils faisaient la queue pendant des heures. Arrivés au terrain de foot, ils déposaient des fleurs apportées, ils accrochaient des foulards et d'autres objets, en particulier des photos et des lettres, aux parois et aux grilles. Beaucoup ont simplement passé en silence sur le stade. Des témoins oculaires m'ont rapporté qu'un parfait silence régnait dans tout cela, même dans la longue queue devant le stade. Cela dura une semaine entière, même les jours de grande pluie.

J'ai déjà donné mon interprétation de l'événement en disant que les gens faisaient un pèlerinage au stade. Il y eut réellement pèlerinage. Ils allaient au sanctuaire. Tel était justement le nom donné par plaisanterie au stade de Liverpool, dans le passé. La chose est maintenant



devenue réalité. Les hommes et les femmes apportaient des petites choses, n'ayant de la valeur que pour eux. Beaucoup de foulards, par exemple, n'étaient aucunement neufs, mais portés depuis longtemps. Les gens ont apporté ce qui leur était précieux même si, pour d'autres personnes, elles étaient sans valeur. Le stade de Liverpool, pour une semaine, devint le but d'un pèlerinage, prit un aspect du sanctuaire de Lourdes.

Les deux services religieux dans les cathédrales ne furent pas pour autant méprisés. Ils étaient bien fréquentés. Et bien ressentis. Mais la majorité des fans en deuil ressentaient leur propre liturgie sur le stade comme plus adaptée et plus accessible. Si cette liturgie contenait des ressemblances avec la piété populaire catholique, cela n'avait aucun aspect polémique. Ce qui fut fait le fut par besoin élémentaire des personnes en deuil. On accomplissait ainsi un travail de deuil en offrant des possibilités d'action à ce moment de choc et de désarroi. Quelquefois on chanta aussi dans ces jours un chant populaire des footballeurs en tant qu'expression adéquate des sentiments. Le même chant fut repris à l'office à la cathédrale anglicane. Il est intéressant de relever la provenance de ce chant qui vient originellement du show musical « Carousel ». Il y est chanté par Bill Bigelow, décédé de mort violente, qui regarde maintenant du ciel sa fille. Il prie que sa fille soit aidée par son père au ciel (pas le Père céleste !), et, comme dit le refrain, « never walk alone » (qu'elle ne marche jamais toute seule).

L'eschatologie peut être brouillée par le chant. Les fans de Liverpool, en tout cas, ne songeaient pas à un père céleste en l'entonnant. Mais si toutefois une œuvre d'art retient l'intention de son créateur (ce qui n'est pas toujours garanti), ce chant pourrait nous parler.

Quand eut lieu cette catastrophe, il y avait des cas de grave détresse humaine à Liverpool. Les services sociaux étaient sur place pour apporter conseil et aide. Beaucoup de pasteurs du lieu ont aidé concrètement et continuent à le faire jusqu'à aujourd'hui. Malgré cela, les hommes et les femmes n'ont pas cherché, quand il

s'agissait de l'expression rituelle, dans la tradition et, en particulier, celle des Églises. Il s'est plutôt manifesté un fossé énorme, et une sorte de religiosité populaire a permis de le combler. Dans la suite de cette semaine, nous analysons de plus près le pouvoir de la religiosité populaire, comme de plusieurs facteurs que j'ai évoqués dans l'exemple cité : la jeunesse, la musique, le prolétariat de la grande ville.

Nous commémorons cette année le 500<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Thomas Cranmer. Ce qui l'a rendu célèbre, c'est d'avoir rendu accessible au peuple d'Angleterre la liturgie. Cranmer écrivit :

« ... c'est la volonté et l'ordre de Dieu que les ministres, quand le peuple est rassemblé, utilisent une langue que le peuple peut comprendre et qui l'édifie. Sinon qu'ils se taisent ! Car c'est comme pour la harpe. Si elle produit un son incertain, de telle sorte qu'on ne sait pas quel instrument est joué, qui peut alors danser ? Toute la musique est en vain. De même, c'est en vain, dit le Dieu tout-puissant à travers saint Paul, que le prêtre s'adresse au peuple dans une langue qu'il ne comprend pas... Car saint Paul mentionne explicitement la prière, le chant, la louange de Dieu et l'action de grâce et toutes choses que font les ministres quand ils sont à l'église. Car si un prêtre annonce les hauts faits de Dieu ou sa bonté envers le genre humain, ou s'il rend grâce à Dieu, ou confesse la foi, ou s'il fait confession des péchés, ou encore adresse une prière à Dieu, il doit toujours utiliser la langue du peuple, afin que celui-ci puisse s'associer et dire Amen. »

Combien nous sommes-nous éloignés de ces principes, malgré nos réformes liturgiques modernes, parce que nous n'avons pas pris au sérieux les contextes culturels dans lesquels la liturgie devait être célébrée ! Dans ma propre confession, la *Church of England*, nous avons mis longtemps pour reconnaître que nous manquions, dans les grandes agglomérations urbaines de notre pays, non seulement de formes liturgiques adéquates pour ce milieu, mais aussi de compréhension pour le fossé culturel entre notre liturgie et les hommes vivant dans ces villes.



Le rapport de la *Church of England* qui s'intéressa à ces questions était ainsi très critique à l'égard de la liturgie offerte par cette Église :

« Nos observations font supposer que la présentation toujours trop bourgeoise de l'Évangile et de la vie ecclésiale creuse un fossé entre la vie de l'Église et la vie de la classe ouvrière. Une Église qui ne connaît qu'une formulation hautement intellectuelle et dogmatique de sa foi, déteignant même sur les formes communes du culte, transmises dans un livre à impression serrée, sur plus de 1 000 pages, ne peut jamais espérer combler le fossé qui la sépare du commun des mortels. »

Si la *Church of England* veut vraiment entrer dans la perspective des Pères de la *Lambeth Conference* et entrer dans une « décennie d'évangélisation » — évidemment en collaboration avec les fidèles d'autres dénominations — elle ne peut pas ignorer le travail créatif des commissions de liturgie. Il est évident que le pas suivant de la réforme liturgique sera, pour chaque église, coûteux et contesté. Un autre rapport de la *Church of England* reconnaît exactement la même chose :

« Bien que l'Évangile lui-même soit inchangeable, la manière de le comprendre et de l'exprimer est modifiée par le contexte social et historique dans lequel il est annoncé. La proclamation de l'Évangile doit ainsi prendre au sérieux son contexte. Pour que l'Évangile soit vraiment Bonne Nouvelle, il doit être dit dans la langue de ceux auxquels il s'adresse. La communauté qui annonce l'Évangile doit montrer par sa vie et son agir que l'Évangile est vraiment Bonne Nouvelle. Ceux qui prêchent et ceux qui écoutent sont les uns et les autres transformés dans ce processus. »

Pour la décennie de l'évangélisation dont nous venons de parler, dans les années avant le troisième millénaire, des liturgistes devraient fournir leur contribution. Et le Congrès de la *Societas Liturgica* est bien placé pour cela.

Nous sommes tous des produits de nos cultures respectives. La diversité et la richesse des différentes cultures sont incroyablement présentes dans notre congrès. Nous

apportons tous des aptitudes liturgiques et des connaissances liturgiques différentes, disposés à les partager avec nos collègues. Nous voulons chercher des chemins nouveaux, tester des idées, non en dernier lieu, parce que nous savons que les disciples du Royaume doivent tirer du trésor des choses anciennes et nouvelles.

Où pourrait-on s'adonner à cette tâche mieux qu'à York ? Vers 735 est né dans cette région un homme qui a orienté la recherche liturgique de son époque de façon décisive. Alcuin a été formé à l'école cathédrale de cette ville et il en est devenu le maître en l'an 766. Ce ne fut cependant que sa rencontre avec Charlemagne, en 781, qui l'a placé sur la scène de l'histoire de l'Église.

Alcuin n'a pas été reçu dans le calendrier universel. Seule l'Église épiscopale des États-Unis et le diocèse de York lui accordent une place dans leurs jours de fête. Nous nous laisserons inspirer par lui pour jeter un pont. Un biographe américain a dit d'Alcuin :

« Quoique Charlemagne lui ait accordé de grands bénéfices, Alcuin est resté un homme pauvre jusqu'à la fin. Il a dépensé ses biens pour la science. Il aurait eu droit au siège de l'archevêque de York — mais il ne voulait pas de cette dignité ou d'une autre. Il se contenta de rester simple diacre ou simple lévite, comme il disait. Son influence était ainsi clairement celle de sa personnalité et pas le produit d'une carrière ecclésiastique. L'exemple d'abnégation qu'il donna à ses élèves met merveilleusement en évidence l'avantage du savoir sur la carrière ou la richesse. »

Alcuin lui-même décrivit à ses élèves :

« Il est simple de vous montrer le chemin de la sagesse si toutefois vous voulez le suivre pour Dieu et l'aimer pour le savoir, la pureté du cœur, la recherche de la vérité elle-même. Ne le cherchez pas pour gagner la reconnaissance des hommes ou l'honneur de ce monde ou les bénéfices trompeurs de la richesse. Car plus vous aimez ces choses, plus elles éloignent ceux qui les recherchent de la lumière de la vérité et du savoir. »

Donald GRAY